

Dans les rues, les cafés, les cinés, les aéroports, les gares, le métro, nous croisons, tout au long des journées, des hommes et des femmes qui nous paraissent exactement semblables à nous.

Ils ont à peu près nos vêtements, nos visages, ils habitent les mêmes quartiers, ils lisent les mêmes journaux, ils suivent les mêmes émissions de télé, ils emploient les mêmes mots que nous.

Certains de ces humains, cependant, ont des vies bien différentes des nôtres !

Certains de ces hommes, en effet, sont tenus par certaines de ces femmes pour leur maître, certaines de ces femmes se tiennent pour leurs soumises, parfois même leurs esclaves.

Il y a aussi, c'est vrai, dans nos grandes villes, des femmes qui sont des « maîtresses », sinon des « maîtresses professionnelles », généralement connues sous le nom de « Domina », femmes ayant souvent des esclaves hommes, mais il semble que la relation d'une femme dominante à un homme soumis soit – comment dire ? – par la force des choses (si intense ou cruelle qu'elle paraisse) différente de celle qui peut exister entre le maître et la soumise.

Le maître a fréquemment non pas une, mais des soumises.

En apparence, on l'a dit, ces femmes sont exactement comme les autres : elles peuvent être ou non mariées, elles n'habitent pas forcément la ville où habite leur maître – dans ce livre, Paris –, elles peuvent habiter la province, l'étranger – tel ou tel pays proche, souvent –, elles prennent la route, le train, l'avion, et vont secrètement au rendez-vous qui leur a été donné pour s'y livrer.

« Se livrer » : deux mots. On se doute, peut-être – ou plutôt non : on ne se doute pas, c'est à peu près certain – de ce qui peut être signifié par ces mots laconiques lorsqu'il s'agit pour la soumise, ou l'esclave, de se livrer à son maître, ou aux amis de son maître.

Le document qu'on va lire relate cela.

Il le relate de la manière la plus simple. Un journal où rien n'a été embelli, enjolivé. Celui qui l'a tenu (et dont le nom, bien sûr, n'aurait pas pu être inventé) décrit les choses telles qu'elles se sont passées.

C'est un homme solide, d'une cinquantaine d'années, d'apparence paisible, ne manquant pas d'humour.

Il y a quelques semaines, je proposai à cet homme souriant, avec qui je m'étais aimablement entretenu deux ou trois fois, de conduire chez lui une jeune fille que j'aimais, à qui je tenais comme à la prune de mes yeux, qui m'avait fait certaines confidences sur sa vie, m'apprenant qu'il lui arrivait, elle aussi, de se soumettre ; une jeune fille que j'avais eu l'occasion de conduire, sans la quitter, chez des gens qui l'avaient

sévèrement traitée, et qu'ainsi, pour une seule soirée, à condition qu'il n'y eût pas d'action sexuelle sur elle – mais tout le reste, oui – elle acceptait d'avance ce qui lui serait demandé.

« Mais, me dit Patrick Le Sage, lorsque je domine quelqu'un, je m'interdis toute excitation sexuelle ! C'est une affaire d'esprit, entre cette femme et moi. »

Je comprends très bien cela. Il me précisa toutefois que cette règle ne s'appliquait pas à tous ses amis hommes : il organisait, chez lui, des soirées de divers genres.

La semaine suivante, dans une partie de ce vaste ensemble souterrain – deux niveaux de caves, assez étonnamment aménagées –, il devait recevoir quelques soumises. Nous prîmes date.

On sait sans doute qu'il y a, au nombre des renommés « dominateurs » qui, quasiment chaque soir, exercent leur art dans Paris, un pourcentage d'hommes sombres, d'esprit vengeur, qui semblent habités, à l'égard de la femme, d'on ne sait quel ressentiment ; et d'autres qui paraissent curieusement fragiles, prêts, comment dire, à tourner casaque.

Patrick Le Sage n'a rien à voir avec ceux-là.

Il a sa vérité en lui. En toutes circonstances, il reste égal à lui-même.

Est-il besoin de préciser que, dans un milieu où le tutoiement est facile, la grossièreté banale, il dit « vous » à celles qu'il domine, la violence n'empêchant pas la politesse. Les femmes lui disent non « maître » mais « monsieur » – lorsqu'elles sont autorisées à lui parler.

Il ne prétend pas en effet être directement le maître des nombreuses soumises qu'il peut être appelé à rencontrer. Il se contente simplement, pour ne pas dire modestement, car il ne tire aucun orgueil de la manière dont il vit, de jouer ce rôle à la place des hommes qui le tiennent en grande estime et qui, ne pouvant, ne voulant, ou ne sachant comment exercer cette domination sur la femme qu'ils aiment, et qui les aime, lui demandent de le faire à leur place.

Là est évidemment le cœur du problème: si l'esprit joue, le corps ne joue pas. Il arrive qu'on entende des soupirs, mais aussi des cris, des cris déchirants dans les sous-sols de M. Le Sage.

Au jour dit, un vendredi en fin d'après-midi, je conduisis donc la jeune fille que j'aimais devant cette porte banale d'une rue passante. Nous entrâmes dans une courette, encore plus banale, où deux ou trois vélos étaient déposés contre les murs, le sol étant fait de pavages – on est dans des lieux très anciens. Aux étages, des fenêtres étaient allumées, des gens vivaient là leur vie quotidienne.

Tout à fait à droite, dans l'angle, était une porte de fer, simple, peinte en gris, sans poignée, au-dessus de laquelle était fixée une petite caméra, quasiment invisible; on entrait dans son faisceau si l'on approchait de la porte. Il fallait arriver à 19 h 30, il était l'heure, à la minute près.

Cette amie, grande, mince, au visage à la fois ascétique et ironique, était, comme on le lui avait demandé, vêtue de noir, blouson, corsage, jupe. Dans

ma voiture, elle avait enlevé ses baskets, et mis des escarpins vernis à hauts talons (la seule paire qu'elle eût) tenant à la cheville par une bride. Elle portait des bas noirs très fins, sans couture, qui tenaient aux cuisses par une bande de dentelle élastique. Je savais qu'elle portait sous son corsage un serre-taille noir très serré. Ayant peu de poitrine, mais très jolie, elle ne mettait jamais de soutien-gorge. Elle portait ce soir-là un string noir, et elle était toujours absolument épilée.

Patrick Le Sage m'avait dit que toute femme qu'il était appelé à recevoir devrait être jeune et belle. Il m'avait montré des dizaines, ou plutôt des centaines de photos qu'il avait prises de ses soumises; je partageais assez cette passion de l'image, j'avais beaucoup photographié celle que je lui amenais et, dût la modestie de cette amie en souffrir (de femme à femme, on se considère souvent comme un simple corps, parmi des milliers d'autres, quelque chose fait d'un peu d'os et de viande, entassés au hasard et il n'y a entre elles aucune vanité, elles abandonnent le sentiment esthétique aux mâles), je savais qu'elle conviendrait très bien là où elle allait.

On avait demandé qu'elle eût autour du cou une écharpe noire dont je pourrais lui bander les yeux au moment où je sonnerais. Ce moment était venu. Patrick Le Sage m'avait dit: « Bande-lui les yeux, et tu pourras bien sûr descendre avec elle », mais elle m'avait dit: « Non, vous me laisserez là, puisque je ne connais ni les gens, ni l'endroit, ce sera plus terrible. »

Nous étions à la porte. Il y eut un faible frémissement. Je compris que la caméra enregistrait. La jeune

fille me confia son sac à main, enleva son écharpe. Je la lui nouai étroitement autour des yeux, laissant libre la moitié du visage, et je sonnai. Je lui donnai un léger baiser sur les cheveux, mais elle n'y prêta pas attention. Elle s'était tournée vers la porte, bien droite, les jambes non jointes, les bras le long du corps, la tête légèrement baissée. Elle attendait.

Je fis dans la cour les quelques mètres qui me séparaient de l'entrée et, au moment de reprendre le couloir qui me conduisait dans la rue, je me retournai. Je vis que la porte s'entrouvrait, une main apparut vivement, qui saisit une des mains de la jeune fille et l'entraîna en avant. La porte se referma.

À cent mètres, un café. J'avais une heure à attendre. Je commandai une bouteille de côtes-du-rhône bien fraîche, et j'attendis.

La jeune fille devait me dire, par la suite: « Une main de femme prit ma main droite, me tira vivement en avant, cette femme me dit:

— Faites attention, maintenant! Tenez-vous à la corde avec l'autre main. »

Il faisait presque froid. Je compris que j'avais à descendre les marches étroites d'un escalier en colimaçon. La femme me précédait. De la main gauche, je me cramponnais à un cordage.

On arriva à un palier. Je franchis une épaisse tenture. Il faisait bon. En sourdine, on entendait de la musique sacrée – chants grégoriens. Il y avait des voix d'hommes et de femmes. La femme me dit de me mettre nue.